

C'était par une forte chaleur de juillet,

Le soleil avait dardé ses brûlants rayons avec une ardeur telle qu'on aurait pu se croire aux jours de Phaëton rasant la terre au risque de l'embraser. Lourde, étouffante était l'atmosphère, et les poumons rendaient avec effort l'air qu'ils aspiraient. La terre, enfiévrée, avait soif d'eau, de fraîcheur, de rosée ; les plantes, recouvertes d'une épaisse poussière, avaient perdu leur verdure printanière et paraissaient flétries avant le temps.

Subitement le temps s'assombrit et, du fond de l'horizon, montèrent des nuages menaçants. Le grillon cessa son cri-cri sous l'herbette, comme l'oiseau son chant dans les bois. Dans les prés, les animaux s'éveillaient de leur torpeur et regardaient au loin, inquiets, dans l'attente d'un événement pour eux inconnu, tandis que leur langue rugueuse pendait haletante.

A la campagne, où l'on entend d'ordinaire plutôt les voix de la nature que le bruit des hommes, l'heure qui précède la tempête est une heure solennelle.

Et quand tout se tait, les insectes, les oiseaux, que la brise ne murmure plus dans les feuilles, un grand silence se fait, majestueux,